which point to any economy's need for extensive grey areas between the spheres of gifts and of the market. Sometimes those grey areas facilitate the exchange of things which ought not to be sold (such as people, heirlooms, and knowledge). But often they are designed to allow market activities to go on in another, more humane and gift-like way. Davis refuses to reduce such activities to their market value, even when they are at their most commercial; the effect of this is to demonstrate just how soft a lot of "hard economics" really is. In this respect her book is a wonderful complement to recent work in the cultural history of economics (in particular, for early modern England, the work of Craig Muldrew).

If this book has a weakness, it is that it never makes good its grand narrative claims. Davis promises to show how, in the sixteenth century in France, "an over-determined culture of obligation, stemming from family life, state development, and religious custom, placed a heavy burden on the gift register" (p. 10). But, although the picture she paints is not static — we learn about the place of gifts in the ritual year and the life cycle, as well as their relationship to the Reformation, state-building, and print — the changes Davis describes are very unevenly phased, and the reader is left to meld the various narratives for him- or herself. On one point, however, Davis is emphatic: the gift mode is never going to die at the hands of the market. Her work offers a powerful antidote to evolutionary economics and postmodernist melancholy, and it does a lot to redeem both the gift and the market from the legacy of Reagan.

JASON SCOTT-WARREN, *University of York*

Chantal Liaroutzos. *Le Pays et la mémoire. Pratiques et représentations de l'espace français chez Gilles Corrozet et Charles Estienne*. Paris, H. Champion, 1998. P. 362.

Deux auteurs, trois livres (plus les ouvrages afférents), voilà ce que recouvre le titre de ce travail original. L'entreprise est vaste et complexe : l'espace français fournit le lien entre des traités qui paraissent l'année de la publication du *Pantagruel* à celle du *Cinquième Livre* (1564). Le temps d'une génération. Le trop-plein de la Renaissance française. Cet encadrement rabelaisien ne vise pas à la simple coquetterie littéraire : le « pays », au sens où les historiens contemporains des terroirs l'emploient, comme au sens large, surgit dans la littérature française avec le cycle romanesque (le *Gargantua* est « notre premier roman régionaliste » [G. Defaux in Rabelais, *Les Cinq livres*, Paris, Le livre de poche/La Pochothèque, p. 134, n. 1]).

L'existence d'un espace, circonscrit par les murailles de la ville ou suggéré par les frontières de l'État, caractérisé par les *realia*, ainsi pourrait-on résumer en partie le projet de l'auteur. Mais ce serait le limiter à une seule catégorie de choses. Car Chantal Liaroutzos n'oublie jamais que nous sommes en terre de mots et que parfois, sinon la plupart du temps, ce sont eux qui *définissent* l'objet. D'où

l'attention à tout ce qui constitue ces traités en livres — à leur « poétique », leur littérarité.

Gilles Corrozet, auteur de l'*Hecatographie* (1540), est bien connu des emblématologues. Chantal Liaroutzos commence par montrer la parenté qui existe entre ce genre et le traité de 1532. L'historien de Paris, souvent désigné comme l'inventeur d'une « sorte de guide touristique destiné aux visiteurs de la capitale » (M. J. Freeman in *BHR*, 48 : 2), méritait de passer au crible d'une analyse élargie. Avec le présent ouvrage, il apparaît désormais insuffisant de se satisfaire de la définition précédente, même si l'auteur en reconnaît *in extremis* la légitimité. Demeure la question du *voir* : qu'est-ce que regarder un monument en 1541 ? mais aussi, et peut-être surtout, comment *faire voir* — question essentielle qui a mené à interroger le statut de la description (p. 84–89) ?

Les *Antiquitez, histoires et singularitez de Paris* (1561) subissent enfin le dépeussierage qu'elles méritaient. Non contente de reprendre une partie du travail réalisé par les historiens, Chantal Liaroutzos se livre à une archéologie du texte. Étymologies, linguistique, idéologie, pédagogie, mythe, sont ici convoqués pour rendre compte des ancrages divers du regard (émis et reçu). Ainsi faut-il entendre la notion de « représentation » invoquée en sous-titre. Dans cette étude, nous ne sommes jamais bien loin de l'histoire des mentalités, comme en particulier le suggère l'appel, discutable parfois, aux « fantasmes » personnels et collectifs (p. 121). Ce travail risque ainsi de provoquer des réticences chez son lecteur. On déplorera l'absence d'un index et, surtout, que les sources de cet ouvrage de compilation demeurent peu étudiées (p. 18, vu son « énormité » ; il faut glaner çà et là : p. 37–38, 40, 65, 100, *etc.*). Ce manque conduit parfois à l'inférence, voire l'interprétation, séduisante souvent, mais pas forcément convaincante (p. 65, 112–13). Par exemple, invoquer un témoignage oculaire reste douteux : peut-être eût-il fallu invoquer une source non établie, dans tel cas, avant d'émettre l'hypothèse du témoignage personnel (comme le suggère l'indéfini : « [...] plusieurs de notre temps l'ont vue », p. 65 ; *cf.*, par exemple, l'erreur de Corrozet sur le château de Madrid [*i.e.*, de Boulogne, près du bois du même nom] rapportée par Mireille Huchon, « Thélème et l'art stéganographique », in *Rabelais pour le XXI^e siècle*, Genève, Droz, 1998, p. 153). D'autre part, les nombreuses références à notre modernité suscitent à la longue une certaine irritation (p. 5, 75, 84 n. 1, 107–8, 133, 134, *etc.*). Nous nous retiendrons de citer certains propos de conclusion qui par leur accumulation confinent au Witz lacanien (volontaire ? — p. 133–36).

Les deux parties suivantes sont consacrées à deux traités du compilateur Charles Estienne, l'une pour sa fameuse *Guide des chemins de France* (1552) et la seconde pour *L'Agriculture et maison rustique* (1564).

À travers sa lecture du premier, considéré comme l'ancêtre du genre, Chantal Liaroutzos donne à connaître la carte de France du Parisien Estienne, découvrir des étymologies, écouter ce qui se dit (p. 147). Mais une telle carte apparaît comme nécessairement déformée par rapport à notre modèle, plus infidèle même que ce que révèle la cartographie du milieu du XVI^e siècle, puisque nous sommes en terre de mots, la visée n'étant point la même (*cf.* la France de Jacques de Villamont, p.

240–41). Une question vaut d'être posée : *La Guide* joue-t-elle réellement un rôle quelconque dans les progrès de la cartographie française comme le suggérait Marcel Destombes dans les Actes du Colloque Guillaume Postel en septembre 1981 ? Plus généralement, il faudrait poursuivre les travaux de Numa Broc afin d'établir les points de rencontre et de divergence des deux types du discours géographique, visuel et discursif (établir, par exemple, comment Mercator utilise la *Guide* pour son atlas ; v. *La géographie de la Renaissance*, CTHS, 1986, p. 105).

L'analyse de la *Guide* ne consiste pas uniquement dans un répertoire de ce qui est visible, montré et narré, mais aussi dans les vides (et ce point aveugle suprême, Paris) comme dans la rhétorique même du texte. Les pages centrales de l'ouvrage sont des plus éclairantes sur l'entreprise de Charles Estienne et la méthode de son exégète qui le fait parler, même, et peut-être surtout, lorsque celui-ci est muet. Tout au plus peut-on questionner la place faite aux singularités, ces *realia* que la tradition impose comme autant de prodiges (p. 166, 171). Faut-il vraiment aller jusqu'à caractériser à ce propos « la force poétique » du traité (p. 179) ? C'est que là encore, comme au sujet de Corrozet et les crocodiles, le relais s'impose dans cette littérature. Autrement dit, par la voix(e) (compilatrice) de la *Guide*, qui parle ? Symphonie de l'intertexte... Pour en finir en ce qui concerne les singularités : cette topique des guides de tourisme que sont les spécialités locales ne remplit-elle pas au plan de l'artifice la fonction qu'à celui de la nature remplit le prodige naturel ? Dès lors, outre l'angoisse du voyage (p. 193, 218), c'est l'extraordinaire diversité du pays qui y est signalée, voire commentée. La vogue cosmographique de la seconde moitié du siècle poursuit son élan avec la *Guide* d'Estienne.

Quant au second traité, après l'avoir replacé dans la suite des productions latines de Charles Estienne, l'auteur fait découvrir son originalité, au-delà de ce qu'il était convenu d'y trouver lorsqu'il demeurerait l'apanage des historiens des sciences et des techniques. Avec une grande pertinence, la problématique de la vulgarisation est abordée (laquelle, rappelons-le, n'a été appliquée qu'assez récemment aux textes antérieurs au siècle de l'Encyclopédie). Mais Charles Estienne est-il le traducteur/translateur de son *Praedium rusticum* (1554) ? Ordinairement, on considère que c'est Liébault, son gendre, qui s'en est chargé ; la citation de son épître dédicatoire, p. 279, tend à le faire accroire. Toutefois Estienne, qui meurt l'année de la publication (1564), a pu y participer. On sait qu'il concevait volontiers ses travaux comme incomplets et souhaitait la participation d'autrui (p. 331, 340). Cet appel à l'enrichissement ultérieur correspond à une conception ouverte du travail et de son produit. Tout lecteur des éditions anciennes sait par ailleurs combien on avait coutume de souligner, commenter ou censurer les pages d'un livre. L'imprimé laisse une marge au *manu-script*. Un savoir *ut varietur* : telle pourrait être l'une des définitions de la littérature de connaissance (pour ne pas dire scientifique). Cette plastique du texte, ainsi révélée dans son devenir, est déjà présente, lui est « consubstantielle » : l'accumulation, la compilation, signes de la *copia*, le sont aussi de l'inexhaustivité des savoirs et des faires — comme des dire.

En fait, c'est profiler ici la figure, essentiellement humaniste, de la conquête intellectuelle.

À ce titre, signalons les très intéressants « passages » de l'informatif au poétique (en tant que genre) : c'est Nostradamus qui reprend un itinéraire de *La Guide* pour composer l'une de ses prophéties (p. 223 *sq.*) ; c'est encore Hégémon inspiré dans ses vers par la table des matières de *L'Agriculture et maison rustique* (p. 328). Ces exemples illustrent à merveille le caractère protéiforme du fait littéraire à la Renaissance. Mais ils aident aussi à mieux comprendre certains aspects touchant à la réception des ouvrages dits à bon droit de vulgarisation.

HERVÉ BAUDRY, *Université de Coimbra*

Journal de voyage en Alsace et en Suisse (1580–1581). Actes du Colloque de Mulhouse-Bâle, 12 juin 1995. Réunis par Claude Blum, Philippe Derendinger et Anne Toia. Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance, 20. Paris, H. Champion, 2000. P. 254.

Il s'agit des Actes du deuxième Colloque Mulhouse-Bâle (dorénavant, 1995) consacré au *Journal de voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*. Une mise en regard du premier — *Autour du Journal de voyage de Montaigne. 1580–1980*. [. . .] *Avec une copie inédite du Journal de voyage* (édité par François Moureau et René Bernoulli, Genève-Paris, Slatkine, 1982 [dorénavant, 1980]) — éclairera les enjeux des communications de 1995 : le contexte d'une réflexion limitée (en gros) à une aire géographique bornée par Mulhouse et Constance ainsi qu'à quatre thèmes dominants : 1) les déplacements, 2) l'écriture, 3) la Réforme, 4) les humanistes bâlois, dont Theodor Zwicker.

1. René Bernoulli (« La curiosité de Michel » [1995]) suit Montaigne là où le quitte Pierre Michel (« Le passage de Montaigne dans l'Est de la France » [1980]) pour étudier ce qu'il consigne ou non des circonstances « ordinaires », afin de mieux comprendre l'épistémologie du Voyageur (tâche à laquelle notre collègue s'attelle avec bonheur depuis une trentaine d'années) : l'expérience paracelsienne dans les mines de Bussang, le corps vésalien avec Félix Platter à Bâle, bien sûr, mais aussi un intérêt, ponctuel, pour le paysage (intérêt aussi noté par Olivier Pot, *infra*). Le docteur Bernoulli indique que la beauté des Alpes n'aurait été consignée, donc ressentie, qu'au XVIII^e siècle.

Olivier Pot (« Au fil de l'eau : l'itinéraire de Montaigne en Suisse » [1995]) poursuit Montaigne dans les vallées fluviales qui traversent la Suisse alémanique jusqu'en Allemagne et en Autriche, et déduit de ce récit un « scénario général » structurant le *Journal* qui consisterait à « substituer un bonheur proprement humain au bonheur promis par la religion ». Auquel scénario contribueraient deux « fables » : 1) pour la Suisse, la prédominance de l'eau, des machines hydrauliques sur lesquels Montaigne s'étend longuement et avec un plaisir évident ; 2) opposi-